

« Civilisationnel dites-vous ? »

La lecture du « Monde » et de « Réforme » me donnent matière à réfléchir.

Dans une des chroniques de Roger-Pol Droit, j'ai retenu cette citation :

« L'homme est un animal qui s'ennuie. » (G. Flaubert)

<<Eprouvant sa solitude, écrit Roger-Pol Droit, se découvrant jeté dans un monde sans signification ni mode d'emploi, l'homme découvre au cœur de l'ennui, entre effacement et vertige, le tragique de sa condition... >>

Imaginons Archimède regardant l'horizon par-dessus la mer, confiné à Syracuse, : Eurêka cela ne tienne, tant « Pi » en surprendra plus d'un ! Ce souvenir de notre voyage en Sicile m'est revenu en lisant dans un des « Feuilleton » de Camille Laurens (Monde des livres) , la recension du livre de Valérie Rouzeau, « Le temps passe et fait mes rides » (La Table ronde).

<<Puisque vous ne pouvez pas sortir, de chez vous, et vous en allez où vous voulez, « allez-en vous » ! dit V. Rouzeau...Se purger de l'inutile et de l'angoisse, oublier les aléas du « couac quarante » en célébrant la vie « belle et fragile », pour s'amarrer et s'arracher (s'amarracher) d'un même geste à la réalité, rien de tel que de lire ou écrire... Mon cœur ne s'ennuie pas, il se bat !... >>

Dans un article de « Réforme », « Ce qui nous arrive », du philosophe protestant Olivier Abel, voici ce que pense ce dernier :

<<-Le malheur n'est la punition de rien, il est simplement absurde et bête à pleurer.

-Faudra-t-il suspendre la démocratie et entrer en état d'exception ? N'y a-t-il pas un défi chinois aux démocraties occidentales, celui de montrer que les libertés fondamentales sont compatibles avec l'observance et le civisme des populations ?

-Retrouver la santé n'est pas le retour illusoire à un état d'avant la maladie ou l'accident.

-C'est la capacité de réorganiser la vie après-coup, en réinventant la forme de vie capable d'intégrer ce qui est arrivé...

-Nous sommes d'autant plus consternés que nous voyons le gigantisme des moyens financiers soudain dégagés face à cette épidémie et que l'urgence climatique ni l'épuisement des ressources n'avaient su mobiliser... >>

Il est 5 h. Silence total ! Même les rossignols qui, d'habitude font des gammes, se taisent ! ? Serait-ce la fin des accouplements ? Une sensation nouvelle me saisit : je me sens seul dans le silence de la présence des autres ! Ce n'est pas la même chose dans le désert d'Atacama, le Sahara ou la montagne cévenole. Ce doit être une histoire de distance, d'espace. Garder ses distances, ce n'est pas la même chose que de s'isoler au milieu d'un désert de sable, de glace ou d'eau.

Dans l'interview de Frédéric Rognon, professeur de philosophie à la faculté de théologie protestante de Strasbourg, voici ce que répond celui-ci :

<<-Pour vivre avec les autres, il faut savoir être seul et pour arriver à être seul, il faut savoir vivre avec les autres.

-L'homme n'affronte pas sa solitude et sa finitude seul.

-J'accède à mon humanité quand je sais être seul et que je suis capable de quitter la solitude pour aller vers les autres.

-La solitude par rapport aux autres êtres humains nous conduit davantage dans la présence de Dieu... >>

Ce confinement (avec ou sans compagnie) nous sensibilise à la vie monacale : le monastère (ou le couvent) concilie retrait du monde et vie en communauté . Avec un conjoint, nous y ajoutons de la chaleur humaine.

<<Ce n'est pas la solitude qui nous rend parfait, c'est la perfection qui rend capable de supporter la solitude (c'est ce que j'essaie de faire comprendre à Annie). >>

Nous habitons notre environnement autant qu'il nous habite jusqu'à nous identifier à l'esquinèro (le meuble de coin) , en « caoba » d'Amazonie, duquel émanent des senteurs de forêt vierge et de feux de bois. La silhouette du grand cyprès, devant la maison, encadré par les bords de la baie vitrée, s'imprime sur notre rétine. Le rectangle de ciel découpé par l'ouverture du patio, nous laisse présager du temps à venir...

Au hasard de notre lecture, nous découvrons l'origine du mot « contagion » : dans la pensée archaïque grecque, il y avait l'idée que les maladies étaient causées par un « poison » que l'on appelait « contage ».

Dans l'émission « C dans l'air », nous avons écouté un homme dont la gravité du visage nous a interrogés : le professeur en médecine Eric Caumes. Nous tombons, justement, sur un article qu'il a cosigné avec son collègue, Mathurin Maillet. Cet article commence par une référence à Nietzsche : la maladie, la mort, est toujours le résultat d'une maladie de l'intériorité... Le titre de l'article est ainsi formulé : « Gardons-nous de tomber dans une réactivité malade ».

Voici ce que ces praticiens concluent : « A force d'avoir encouragé la quête infinie de santé et de sécurité, nous avons, paradoxalement, rendu la vie extrêmement fragile... Tâchons de devenir de plus en plus indépendants vis-à-vis de ce **biopouvoir** en tentant d'appréhender cette crise sanitaire, non comme une maladie, mais comme un symptôme **civilisationnel**... »

Pour ceux qui aiment la philosophie, voici ce que j'ai noté à partir d'une phrase attribuée par Platon à Socrate, quand ce dernier parlait encore à ses élèves alors qu'il venait de boire la ciguë : « Philosopher, c'est apprendre à mourir. » (Montaigne et Schopenhauer l'ont déjà reprise). Roger-Pol Droit, qui utilise cette citation dans sa chronique, poursuit : « Se détourner du corps, des erreurs et des illusions qu'il engendre, des changements perpétuels où il s'égaré, voilà ce que signifie mourir... Spinoza a rappelé que la pensée est méditation de la vie et non de la mort, Nietzsche a montré en détail combien dangereux, maladif, mortifère se révèle le culte aveugle de la vérité, en philosophie comme en science... « Méléto », en grec, se traduit par « apprendre », dans la formule (apprendre à mourir), mais il veut dire « s'exercer », mais aussi « s'occuper de », « s'habituer à »... Nous redécouvrons que la mort existe et nous attend tous. Nous devons lutter pour la repousser, et y parvenir, tout en sachant que l'échec viendra. Cela s'appelle « apprendre à vivre ».

Dans une interview du philosophe François Jullien, recueillie par Nicolas Truong, il ressort que « cette crise peut nous permettre d'accéder à la vraie vie ».

<< -Selon sa racine grecque, la « crise » est ce qui « tranche »,écrit le philosophe. Elle est le moment critique et dramatique qui tranche entre des positions opposées.

-En chinois, « crise » se dit « wei-ji », danger et opportunité. La crise s'aborde comme un temps de danger à traverser en même temps qu'il peut s'y découvrir une opportunité favorable...

-La vraie vie n'est pas une vie idéale ou une autre vie, mais la vie qui résiste à cette vie perdue, fait front contre cette résignation et cet enlèvement, cette aliénation et réification de la vie menaçant la vie, à l'insu même de la vie ;

- Retour au sens grec de « crise » : trancher dans ce qui n'est plus vivable.

-La « seconde vie » gagnera en lucidité :la **lucidité** n'est ni l'intelligence ni la connaissance, mais la capacité de tirer partie du négatif traversé.

-Exister, c'est se tenir « hors », dit le latin. En même temps que je demeure dans le monde limité par lui, confiné en lui, je peux me tenir hors de lui, déborder de sa clôture. Et d'abord, se tenir hors de soi dans l'Autre. _ Sortir, s'aventurer hors de son confinement, c'est ce pourquoi l'homme existe _.

-La chine s'est enfoncée dans le danger sans vouloir en prendre la mesure.

-Aujourd'hui, la Chine a su renverser ce négatif en opportunité à son profit :

-sur le plan intérieur : renforcement du contrôle des populations ;

-sur le plan extérieur : tirer profit de l'affaissement des économies du monde.>>

En ramenant à la réalité le taux de létalité du covid-19, en tenant compte de la recommandation des professeurs E. Caumes et M. Maillet, d'être de plus en plus indépendants du **biopouvoir** favorisé par les médias, concentrons-nous sur la **cause** de cette épidémie. A savoir : << Les perturbations que notre monde globalisé exerce sur les environnements naturels et la diversité biologique... dit Jean-François Guégan, directeur de recherche à l'Inrae, interviewé par Claire Legros dans Le Monde du 18 avril. Il nous faut repenser, poursuit le directeur de recherche, nos façons d'habiter l'espace, de concevoir les villes, de produire et d'échanger des biens vitaux... L'humain est un omnivore devenu un super

prédateur, dégradant chaque année l'équivalent de la moitié de l'Union européenne de terres cultivables.

Pour lutter contre les épidémies, les changements nécessaires sont **civilisationnels**. >>

Jack